OEUVRES COMPLETES DE VOTAIRE







OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET, *comédie.* Page. 1

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE. 3

VARIANTES DE L'INDISCRET. 43

L'ENFANT PRODIGUE, *comédie.* 45

PREFACE DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1736. 47

VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE. 148

LA PRUDE, *comédie.* 151

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. 153

PROLOGUE. 155

AUTRE PROLOGUE, *récité par M. de Voltaire sur le Théâtre de Sceaux, devant madame la Duchesse du Maine avant la représentation de la comédie de la Prude.* 160

NANINE, OU LE PREJUGÉ VAINCU, *comédie.* 277

PREFACE. 279

LA FEMME QUI A RAISON, *comédie.* 365

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 367

VARIANTES DE LA FEMME QUI A RAISON. 424

Fin de la Table du Tome ſeptième.

L'INDISCRET

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois au mois d'août 1725.

A MADAME
LA MARQUISE
DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette ;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles ;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse ?

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

Fuir, & me regarder ! ah ! quelle perſidie !

l'Indiscret. Scene 13

...Moreau le j.e inv. 1783. *Dambrun Sculp.*

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'attendez pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, & non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts; & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours:

L'impreſſion demeure. En vain croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en ſera plus temps.
Vous êtes indiſcret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cauſe ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices
Il n'eſt point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire ;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſurtout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.

Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos sentimens, & même votre esprit;
Surtout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;
Qui dit le sien, mon fils, passe ici pour un sot :
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je suis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire ;
Ce n'est pas là mon vice, & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'est ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le silence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable ;
C'est Hortense. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était su, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers; & vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Hé, hé.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe ,
Craint ſurtout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit;
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçu;
Je l'ai long-temps lorgnée, & grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Hé bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hymenée
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt & ſa main & ſa foi;
Je vous y ſervirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure:
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'eſt tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort; je sais bien qu'en ce monde
Il faut pour réussir une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Ça, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on sait parler & feindre. (*a*)
Colonel à treize ans, je pense avec raison
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien. (*b*)

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

HE, bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir auſſi.

Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Hé, hé, pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légérement ;
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière !
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu; parle : as-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?...
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la groſſe Comteſſe en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe ?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.

Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Hé bien,
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter avec un ſoin extrême
Le fardeau d'un ſecret au haſard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié;
Dont tout autre que moi ferait dépoſitaire;
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit;
Moi d'en avoir trop ſu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, pluſieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vu ce matin:
Allez chez ce vieux duc... ha! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Paſquin tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Obſerve tout, vois tout, redis-moi tout, Paſquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortenſe.
Ah! je ſaurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air ſi morne
Que je crois...

CLITAEDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je ſuis malheureux !

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortenſe... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.
(*il lit.*)
„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris;
„ Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
„ Hé, pourquoi ne vous point écrire
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
„ Craignant votre jeunesse, & se craignant lui-même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
„ Ne me la jamais reprocher!
„ Plus je vous montre ma tendresse,
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.
Que vous seriez charmés si vous saviez son nom!
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois.... juſqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore:
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère;
L'autre eſt ce qu'il me faut; & c'eſt ſolidement (*c*)
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.

Ça, dis-moi ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines.
Nous aurions trop à faire à la cour; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur....

DAMIS.

Hé bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne feront point fecrètes :
Et vous n'en ferez pas, tout coufin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monfieur Damis, on peut vous faire voir
Que fur une coufine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenfeur, & fon air pédantefque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanefque !
Qu'il eft fec ! qu'il eft brut ! & qu'il eft ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux ?

CLITANTRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je fois maître !
Qu'il faut diffimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans ;
Mais tu fais que la chaffe hier dura long-temps :
A tout moment on tombe, on fe heurte, on s'accroche ;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'eft rompue, un brillant a fauté.
Parbleu, puifque demain tu t'en vas à la ville,
Paffe chez la Frénaye, il eft cher, mais habile ;

Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je !

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne :
Sois ſecret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il !...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Hé, peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, & n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait, & qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Hé bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune:
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, déſirés ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

Ai-je aſſez retenu mon trouble & ma colère?
Hélas! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & ſait plaire:
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime ;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture,
C'est pour mieux triompher. Hortense ! eh ! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*
Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.
Aye! ouf! il est vrai que peut-être...
Hé, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.
Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
Hortense & mon rival doivent ici se voir.
Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.
Mais, Monsieur...

CLITANDRE.
Ton esprit est rempli d'industrie.
Tout est à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins,
Tandis qu'il va parer sa petite personne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.
Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ses vers,
Une plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagème.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Hé, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Hé, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons:
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

Nerine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
Sa mère, ce jour même, a su, par sa visite,
De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
Connaître son esprit, son cœur, son caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, Monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.

(*il court à Damis, & le tire à part.*)

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

(*il lit.*)

Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer.
„ Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;
„ Mais je ne ſaurais vous aimer.
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſque-là pouſſer ſon infamie?

DAMIS.

Tenez; c'eſt-là le cas qu'on fait de tes écrits.

(*il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!

(*elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
(*à Paſquin.*)
Prends ma bourſe. Dis-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais ſurtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenſe ;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Traſimon ſon couſin.

DAMIS.

Parbleu, j'en ſuis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eſt le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenſe.*

Vous n'avez rien, Madame, à déſirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danſer à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je ſuis fort trompé.

Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laiffez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'eft pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injuftices.

DAMIS.

Ainfi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce difcours, ô Ciel! eft plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un feul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je confens de quitter le roi, toute la cour,

La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre saurait....

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'est un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident, qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô Ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle.... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.
(*à Hortenſe.*)
Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément ;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle, Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence;
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,

Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monſieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Hé, Monſieur...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah, Monſieur, que dirai-je? Hélas! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*, TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout, & lettres & portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi;

Qu'il voulait m'adorer, & qu'il ſaurait ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur:
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle;
Je ſaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle:
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

(*à Traſimon.*)

Ne vous écartez point, reſtez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre:
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit, à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſurtout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France ;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi !

DAMIS.

Ah ! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter !
Quels plaisirs, quelle file !

HORTENSE *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable ;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause & le prix.

Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſurtout de brillans ſacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices:
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de temps d'aſſez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce là?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.

Ces Dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui ſoient plus reſpectées,
Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe...

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait:
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie!
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture !

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Hé, ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle voùs ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.
(*il lui donne la lettre.*)
Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI & dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous fuis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de ſaiſiſſement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte Ciel ! déſormais à qui peut-on parler ?

FIN.

VARIANTES

DE L'INDISCRET.

(*a*) PREMIERES éditions.

Je ſuis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, & plus vive, & plus belle.
Je ne ſuis pas trop vain ; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait à peindre ;
Je ſais plaire au beau ſexe, & ſurtout je ſais feindre.

(*b*) *Ibidem.*

Avec cet air aiſé que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah ! que je vais tenir une table excellente !
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente :
J'en aurai tout autant ; mais d'un bien clair & net,
Que je vais déſormais couper au lanſquenet.

(*c*) *Ibid.*

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon ;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une ſeule maîtreſſe ;
J'aurais trop à rougir de pareille faibleſſe.
A Julie en public je parais attaché,
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt coquette, & paraît bien légère ;
L'autre eſt très-différente, & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 10 octobre 1736.

PREFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. *de Voltaire*, quoique le ſtyle de la Henriade & d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée ; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces

contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde ; une fille occupée de ſa paſſion pleure : le fils ſe moque des deux ; & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable (1) étant un jour au chevet d'une de ſes filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait, en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans !* Un homme qui avait épouſé une autre de ſes filles (3) s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils ?* Le ſang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade, ayant ſû de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des ſcènes de bouffonnerie & des

(1) La première maréchale *de Noailles*.

(2) Madame *de Gondrin*, depuis comteſſe de Toulouſe.

(3) Le duc *de la Vallière*.

ſcènes

ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes ſérieuſes, d'autres mélangées, d'autres où l'attendriſſement va juſqu'aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre ; & ſi l'on me demandait quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiècle *raiſonneur* d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites pièces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le chevalier *Ménechme* pris pour ſon frère, *Criſpin* feſant ſon teſtament ſous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette ; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou ; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille

eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il ſe méprend; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie. *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au Tartuffe; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté,

la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; & je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Brun*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, préſident de Cognac, ſecond fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de *Liſe.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La ſcène eſt à Cognac.



Que vois-je ? ô ciel !

l'Enfant prodigue act. 5. Sc. 6.

J. M. Moreau le J.ne inv. 1783. *Dambrun Sculp.*

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon trifte ami, mon cher & vieux voifin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaifir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le fieur de Fierenfat
Me femble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de fa magiftrature,
Il fait l'amour avec poids & mefure.
Adolefcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eft, à mon fens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:

Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah ! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville : oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche, & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt...

EUPHEMON.

Hé mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare; & tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage,

Un très-bon vice. Allons dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence:
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,

Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe?
Ma Liſe qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père?
Pour ſuccéder?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui;
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!

Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ha, ha, ha,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Hé, hé !

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut, en face de l'égliſe,
Se fiancer à ma petite Liſe?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peſte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les: vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit: j'y conſens; d'accord.
Pardon; mais diable! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage;
Ça penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême;
Et quand je dis: Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner:
A mon plaiſir j'ai pétri ſa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; & je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice:
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour;
Le cœur eſt tendre, il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien:
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur ſur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Liſe;
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des déſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ha, ha, notre féal,
Votre pouvoir va, ce femble, un peu mal;
Qu'eft devenu ce defpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paffion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je fais, mon père, à quoi ce nœud facré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je fais qu'il faut, aimable en fa fageffe,
De fon époux mériter la tendreffe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le fort nous refufe en beauté,
Etre au-dehors difcrète, raifonnable,
Dans fa maifon, douce, égale, agréable:
Quant à l'amour, c'eft tout un autre point;
Les fentimens ne fe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'efclavage.
De mon époux le refte eft le partage:
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raifon, ni pardevant notaire.

EUPHEMON.

C'eſt, à mon gré, raiſonner ſenſément;
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais, ſans vous ma fille bien appriſe
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.
(*à Liſe.*)
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot; & toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large viſage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur ;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon ;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un monſieur Fierenfat ?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant ;
Qui, comme un paon, dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,

Eſt plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenſat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs?
Il faut céder: le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrète Liſe;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai: ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée;
Le malheureux, il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir
Eſt honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.

Pour

Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise; & certe c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu!

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroit de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je crois,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil, & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;

Etre en rabat un petit maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat paſſe encor, mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame : ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*à Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raiſons, c'eſt le plus ſûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

MA foi,
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Hé quoi, Monſieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui deſcendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé ſans dent.

Nos deux barbons d'abord avec franchiſe
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiſſaient
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſaient;
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné:
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne:
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le temps eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe; & c'eſt ta faute auſſi
Que tout cela.

LISE.

Comment? à moi! ma faute?

RONDON.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaie,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant!
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.

Mais triftement vendre par un contrat
Sa liberté, fon nom & fon état,
Aux volontés d'un maître defpotique,
Dont on devient le premier domeftique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit fans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleffe,
Y fuccomber, ou combattre fans ceffe;
Tromper fon maître, ou vivre fans efpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, fécher dans fa douleur profonde;
Un tel hymen eft l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'efprit:
Que de lumière en une ame fi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui fagement fe confole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit fur ce point davantage.
Mais vos dégoûts fur ce beau mariage
Auraient befoin d'un éclairciffement.
L'hymen déplaît avec le préfident:
Vous plairait-il avec monfieur fon frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce myftère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïffez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en fais rien, je ne puis & je n'ofe
De mes dégoûts bien démêler la caufe.
Comment chercher la trifte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?

Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame :
On lit très-bien dans le fond de son ame,
On y voit clair ; & si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir:
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être ;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! ſur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, ſans doute.

LISE.

Ah! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gène, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

Mme CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mme CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mme CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mme CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.

Je pleure, hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie.
Je ne ſaurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu quand j'y penſe,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un temps, ah! que ce temps vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; & certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous? & qui vous ai-je pris?

Mme CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le temps :
Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage;
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mme CROUPILLAC.

Si fait:

J'efpère encore, & ce ferait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mme CROUPILLAC.

D'un préfident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourfuis, pour qui je perds haleine,
Et furement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Hé bien, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Hé bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux préfidens,
Je haïffais leur perfonne & leur ftyle;
Mais avec l'âge on eft moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Enfin il faut favoir
Que vous m'avez réduite au défefpoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mme CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant difpofer de moi-même:
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif magiftrat;
Il me lorgnait, il fe mit dans la tête
Pour ma perfonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il fefait l'amour à mon argent.

Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh oui.

Mme CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir !

Mme CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mme CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?

Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſeront morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe;
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mme CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hymenée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mme CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreffer les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de proteftation.
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chafferai bien loin ces créatures.

Mme CROUPILLAC.

Faut-il encore effuyer des injures?
Monfieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mme CROUPILLAC.

Votre gendre eft fans foi;
C'eft un fripon d'efpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'eft de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raifon.

Mme CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maifon
Un pur amour, d'éternelles tendreffes.

RONDON.

Eft-ce qu'on tient de femblables promeffes?

Mme

Mme CROUPILLAC.

Il m'a quitté, hélas! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable, & le beau sexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mme CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme CROUPILLAC.

Il me faut un époux;

Et je prendrai lui, son vieux père ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mme CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mme CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une baronne, afin de l'abuſer?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre :
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*à Fierenſat.*)
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens ;
Et ſi jamais il reparaît céans,

Confolez-vous, nous favons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eft un projet fraternel & chrétien.
En attendant vous confifquez fon bien:
C'eft votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je détefte un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat eft dreffé;
Sur tout cela le notaire a paffé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la forte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lifez Cujas, chapitre cinq, fix, fept:
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aile paternelle
„ Fuit la maifon, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipfo facto* de tout dépoffédé,
„ Comme un bâtard il eft exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas; mais je préfume,
Que ce font tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon fens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laiffe périr fon frère de mifère;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos lois.

RONDON.

Ah! laiffez-là vos lois & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode;

De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

L I S E.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne ſeront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

F I E R E N F A T.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

R O N D O N.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

L I S E.

Pourquoi non ?

R O N D O N.

Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout.

L I S E.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage ;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue ; & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature ;
Preſſe-moi donc cette tardive allure:
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raiſon?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre?
Quoi? tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit, non : comment? pourquoi ? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce ferait outrager la nature
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête:
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Hé bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.

Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prifons, fans fecours, fans habits,
Mourant de faim: la honte & la trifteffe
Vers le tombeau conduifaient fa jeuneffe:
La maladie & l'excès du malheur
De fon printemps avaient féché la fleur;
Et dans fon fang la fiévre enracinée
Précipitait fa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il eft mort à préfent.

RONDON.

Voilà, ma foi, fa penfion payée.

LISE.

Il ferait mort!

RONDON.

N'en fois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monfieur, la pâleur
De fon vifage efface la couleur.

RONDON.

Elle eft, ma foi, fenfible: ah la friponne!
Puifqu'il eft mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ferez fon époux.
C'eft mon bonheur, mais il ferait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feftin
Le contre-temps de mon jufte chagrin,

Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs :
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah, oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Hé, mais, mon père....

RONDON.

Hé, vous n'êtes pas ſage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père eſt toujours père.
Ses attentats & toutes ſes erreurs
Furent toujours le ſujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, danſons, allons : que de faibleſſe !

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe:

De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, ſa phrénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe;
Je pleure, hélas! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenſat.*

Va: ſuis ton père, & ſois expéditif,
Prends ce contrat, le mort ſaiſit le vif:
Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne;
Prends-lui la main, qu'il paraſe & qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?

Quelle accablante & terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa manière.
Il m'accompagne, & ſon ame groſſière,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme,
Il ſuit gaîment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois, car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté

Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un ſecours
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis, quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur.
Celle ſurtout qui m'aimant ſans myſtère
Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits achetait des amans;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorſque de faim j'expirais dans ſa rue.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par haſard,

Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon le père de... quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine :
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste & colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille
Et des raisons ! c'était une merveille;
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler ;
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;

Mourir de faim eſt par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leur travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices ;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCENE II.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

(*elle le conſidère.*)

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or.... c'eſt lui-même.

(*elle*

(*elle s'approche d'Euphémon.*)

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me femble pauvre & laid.
La maladie altère un beau vifage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce fpectre féminin
Nous pourfuit-il de fon regard malin ?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eft affreux d'être ainfi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mme CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en fi piètre pofture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eft pour avoir eu d'excellens amis,
C'eft pour avoir été volé, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs font très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'efprit, des femmes adorables.

Mme CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ferez cent fois plus affligé
Quand vous faurez les exceffives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu fouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mme CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu fauras
Mon accident; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mme CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu fauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de fon métier,
Vint avec moi connaiffance lier,
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huiffiers, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec fon père, un feigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon!

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grace,
Cet Euphemon, cet honneur de fa race,

Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait...

Mme CROUPILLAC.

Et oui.

EUPHEMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins ſavoir... comme il ſe porte ?

Mme CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe ?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on ?

Mme CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis ?

Mme CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait ;

Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Hé bien, a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

Mme CROUPILLAC.

Non, ce fat engraissé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouse?

Mme CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*à Mme Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mme CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort : un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, Madame, en quoi ?

Mme CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je ! ô Ciel !

(il s'enfuit.)

Mme CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;

Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Mme CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père
De tous côtés je ſuis bien malheureux ;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux:
L'un par ſa perte, & par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame ;
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.

Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

(*appercevant Jaſmin qui le ſalue.*)

Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah! c'eſt toi? le temps change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais,
Mais l'âge avance & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un juif:
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? eſt-il ſage ?

JASMIN.

Il doit l'être :
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être :
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter
Vous laiſſe encore une place vacante ;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin :
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jaſmin :
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH ! l'honnête homme ! ô Ciel, pourrait-on croire
Qu'il ſoit encore, en ce ſiècle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfeſante,
Du bon vieux temps eſt l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de furprife?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcife,
Et ces fanglots coup fur coup redoublés,
Preffant tes mots au paffage étranglés?

EUPHEMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendreffe;
Je cède au trouble, au remords qui me preffe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut fe taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Hé bien?

EUPHEMON fils.

Ah!... c'eft mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à ſa vue!
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais réponds-moi : que te diſait mon père?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux ;
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques.
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce préſident à Liſe tant promis,

Ce préfident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Hé bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tiffu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paffer ma fortune,
Etre expofé, dans ma honte importune,
A le fervir, quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon fort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au fein de la fouffrance,
Mort aux plaifirs, & mort à l'efpérance,
Haï du monde, & méprifé de tous,
N'attendant rien, j'ofe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux ! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Life.

JASMIN.

Vous fentiriez un peu de convoitife
Pour votre fœur? Mais vraiment c'eft un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne fais pas qu'au fortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penfe.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres foumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voifinage.

Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas ! les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtresse ;
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préfident fi fage.

EUPHEMON fils.

Lui? je n'avais jamais vu fon vifage.
Quoi! c'eft donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant preffé, tant furmonté mon père
Que malgré lui nous finiffons l'affaire.
(en voyant Jafmin.)
Où font ces gens qui voulaient me fervir?

JASMIN.

C'eft nous, Monfieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux fait lire?

JASMIN.

C'eft lui, Monfieur.

FIERENFAT.

Il fait fans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monfieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait favoir auffi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique ;
C'eſt un marché que je veux accepter :
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON fils.

Ciel !... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur !

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En feriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous femblez bien curieux, mon drole!

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de fon trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'eft-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reffembler & plaire.

FIERENFAT.

Hé, je le crois, mon homme eft téméraire.
Çà, qu'on me fuive, & qu'on foit diligent,
Sobre, frugal, foigneux, adroit, prudent,
Refpectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eft d'affubler fa face de palais
A poing fermé de deux larges fouflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! foyons fage, il eft bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs eft de favoir fouffrir.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mme CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mme CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.

Reprends

Reprends cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſi tôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, reprends ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mme CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorſque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître;
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mme CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De ſa maîtreſſe être le domeſtique,
Eſt du bonheur, un deſtin preſque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

Mme CROUPILLAC.

Hé, ſois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, oſe un peu lui parler.
Quoi! je te vois ſoupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHEMON fils.

Si vous ſaviez hélas! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

EUPHEMON fils.

C'est elle, ô Dieux ! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mme CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mme CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON fils *plus reculé*.

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, fortir, goûter la folitude,
Et de mon cœur faire en fecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je vois
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chofe un moment me confole,
C'eft Croupillac, c'eft cette vieille folle,
A mon hymen mettant empéchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eft qu'en effet Fierenfat & mon père
En font plus vifs à preffer ma mifère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eft trop bon.
Ce Fierenfat eft par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins fur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais aprés tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eft pas fûr que l'autre foit fans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable.

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;

Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même abſent en tous lieux m'obſéder !
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe !

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant ſur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne puis marcher ;
Mes faibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons ſur ſon paſſage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur.
(*à Liſe.*)
Souffrirez-vous?...

LISE, *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur?

EUPHEMON fils, *ſe jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange viſite!
C'eſt Euphémon! Grand Dieu! qu'il eſt changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, votre cœur eſt vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ſes clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.

C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins:
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si deſtiné pour être votre époux
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore:
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez;
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu ſa lumière;
Trop vainement mon cœur en eſt épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien & sage & vertueux?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez!

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère?...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Hé, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je puis prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi! vos beaux yeux, si long-temps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés,
Dissimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque diable a troublé ma vifière,
Ou fi mon œil eft toujours clair & net,
Je fuis... j'ai vu... je le fuis... j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah ! c'eft donc toi, traître, impudent, fauffaire.

EUPHEMON *en colère.*

Je....

JASMIN, *fe mettant entr'eux.*

C'eft, Monfieur, une importante affaire,
Qui fe traitait, & que vous dérangez;
Ce font deux cœurs en peu de temps changés;
C'eft du refpect, de la reconnaiffance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penfe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baifer la main!
De la vertu? fcélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jafmin,
Que fi j'ofais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'affomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme!

Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah traître!
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Mônſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité:

Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en eſt trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne puis ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHEMON fils.

Monſieur le Préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi.
Hé, pourquoi donc gronder de tout ceci?

Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne & fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des ſergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore ;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes records, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'amènerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en ſon jour paraîtra ;
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte ;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux ;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas, ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

HE bien, ma Liſe, qu'eſt-ce?
Je te cherchais & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

(*elle ſort.*)

RONDON.

RONDON.

Ce préfident eft donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaifante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deftine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH! les fripons; ils font fins & fubtils.
Ou les trouver? où font-ils? où font-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me femble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu, qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu ! prends garde, arrête, obferve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préferve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je fuis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la choſe...

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,

La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de danger ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment !
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

HE bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme, & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, & tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.

Dans mon amour j'ai mis mes efpérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je fuis dans des tranfes
Que tout ceci ne foit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous ,
Un préfident, les bégueules, les prudes.
Si vous faviez quels airs hautains & rudes ,
Quel ton févère, & quel fourcil froncé,
De leur vertu le fafte rehauffé
Prend contre vous, avec quelle infolence
Leur âcreté pourfuit votre innocence,
Leurs cris , leur zèle & leur fainte fureur,
Vous feraient rire , ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu femblable bagarre;
Tout le logis eft fens-deffus-deffous.
Ah ! que les gens font fots, méchans & fous !
On vous accufe, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons font déjà renvoyés,
Tout interdits, fans boire & point payés.
Pour le feftin fix tables bien dreffées
Dans ce tumulte ont été renverfées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit ,
Et Rondon jure , & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père refpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.
Enfin, ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur eſt pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.

Ça, depuis quand connais-tu le corsaire ?
Son nom, son rang ; comment t'a-t-il pu plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton ;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative est pour moi trop suspecte :
Quand on a tort il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace,
On est petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez.... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrais-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu. (*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN ſiége... Hélas!... Monſieur, aſſéyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON, *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère ;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous ma fille ?

LISE.

Oui, j'ofe me flatter
Que c'eft un nom que j'ai fu mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la trifte aventure
Qui de nos nœuds a caufé la rupture !

LISE.

Soyez mon juge, & lifez dans mon cœur ;
Mon juge enfin fera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaitre
Mes fentimens, & les vôtres peut-être.

(*elle prend un fiége à côté de lui.*)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle efpérance,
Et qui brilla dans fon heureux printemps,
Croiffant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps fa jeuneffe abufée,
Des vains plaifirs fuivant la pente aifée,
Au feu de l'âge avait facrifié
Tous fes devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON père.

Hé bien ?

LISE.

Monfieur, fi fon expérience
Eût reconnu la trifte jouiffance

De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, & suivis des remords,
Honteux enfin de sa folle conduite;
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris sa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grâce un mot: votre ame est noble & belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue, & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:

J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHEMON père.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De mes blessures ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce?

LISE.

La demander! sans doute il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON père.

Mais ſauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens,
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpère encore, & je ſuis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt temps, il faut vous ſatisfaire.

(elle fait quelques pas & s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.)

Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

QUE vois-je? ô Ciel!

EUPHEMON fils.

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort. (*a*)
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils, *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.

D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Madame CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

AH! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère,

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mme CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mme CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez.

Dans

Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mme CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaubie, & toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vîte, épousez: le ciel vous favorise;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincère,

Qui ne pouvait ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premières lois.

RONDON.

Si ſa cervelle eſt enfin moins volage....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſurtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mme CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne ſuis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes;
Nous plaiderons; je montrerai les pièces.
Le parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père à *Mme Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore:
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE L'ENFANT PRODIGUE.

(*a*) EDITION de 1738.

LISE.

Je le veux ;
Hé bien, sachez....

SCENE VI.

LISE, EUPHEMON père, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON fils, *l'épée à la main*, Mme CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vîte, qu'on l'environne ;
Point de quartier : saisissez sa personne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au-dessus du commun ;
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah, malheureux ! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire ?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez.... où suis-je ? c'est mon père !
(*il jette son épée.*)

EUPHEMON père.

Que vois-je ? hélas !

EUPHEMON fils, *aux pieds de son père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, & qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'eſt lui.

FIERENFAT.

Mon frère ?

Mme CROUPILLAC.

O Ciel !

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort, &c.

Fin des Variantes.

LA PRUDE,

COMEDIE.

Représentée en 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Cette pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de *Wicherley*, (*) intitulée : *Plain dealer*, *l'homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſanthrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens ; la ſatire y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante ; les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas aſſez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du temps de l'infortuné *Charles I.*

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuſe, de p... de bor... de ruſien,

(*) Voyez ce que M. *de Voltaire* dit de *Wicherley* & de ſes ouvrages dans les *Mélanges en proſe*.

de m... de v... & tous leurs accompagnemens ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins ſe trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'eſprit. Mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe ; & cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'eſpagnol & l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés & des diables ; dans le ſecond, des cabarets & quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment;
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer:
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme DU TOUR.

Elle se taira donc, Monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît?

Mme DU TOUR.

Oh! parce

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour Madame la duchesse *du Maine*. M. *de Voltaire* y joua, & fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

Que l'on hait les mauvais plaisans.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusemens?

Mme DU TOUR.

Tout autre chose.

VOLTAIRE

Hé quoi? des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies?

Mme DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur doit régner sur la scène.
Des sauvages anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage & grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque & Montagne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains & s'ennuie?

Mme DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce;
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mme DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflûre;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet & ne se montre pas.

Je veux qu'on ſoit plaiſant ſans vouloir faire rire;
Qu'on ait un ſtyle aiſé, gai, vif & gracieux:
Je veux enfin que vous ſachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baiſe les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal;
Allez vous adreſſer à Madame de Staal: (*)
Vous trouverez-là votre affaire.

Mme DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaiſanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais auſſi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapſodie,
Indigne du ſéjour aux Grâces deſtiné.

Mme DU TOUR.

Hé, qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèſe....
C'eſt une étrange femme : il faut, ne vous déplaiſe,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, ſifflé,
Elle veut à la fois le bal, & comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, ſoupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son eſprit en tout temps eſt de tout occupé;
Et jugeant des autres par elle,

(*) On connaît Madame *de Staal* par ſes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buſte*. Elle a fait auſſi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté & un bon ton.

Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts : ils sont faits pour ses yeux;
Mais non les farces insipides :
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, & vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

Mme DU TOUR.

Quoi ? que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point !... on vous jouera, morbleu !
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh ! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, & de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais....

Mme DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot.

Mme DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, & j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté :
Et ce plaisir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, & qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit...

Mme DU TOUR.

J'aurai mon dit, & mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de ſcrupule.

Mme DU TOUR.

Vous voilà bien malade : il faut ſervir les grands.
On amuſe ſouvent plus par ſon ridicule
Que l'on ne plaît par ſes talens.

VOLTAIRE.

Allons, ſoumettons-nous : la réſiſtance eſt vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaiſirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meſſieurs, qu'une centaine :
Vous me garderez le ſecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. DE VOLTAIRE, *ſur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la repréſentation de la comédie de la Prude,*

Le 15 décembre 1747.

O vous! en tous les temps par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'eſprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce ſiècle glorieux,
Ce ſiècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on ſe diſſimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus,
Favoriſez au moins ce faible crépuſcule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les eſprits;
Et lorſque vos enfans combattent pour ſa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux ſpectacles
Où les chants & la danſe étalent leurs miracles;
Daignez vous abaiſſer à de moindres ſujets;
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets:
Nous poſſédons bien peu; c'eſt ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puiſſent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon ſens, que les vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles

Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien ſans effronterie
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt combattu :
Quand on fait devant vous la ſatire d'un vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme DORFISE, veuve.

Mme BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de *Dorfise*.

BLANFORD, Capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, Caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguisée en jeune turc.

La scène est à Marseille.



.... Ah, ah ! notre future
Vos avocats ſont d'aimable figure !

La Prude act. 3. Sc. 4e.

J. M. Moreau le Jne inv. 1785 De Longueil Graveur du Roi Sculp.

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.* (*)

AH, mon cher oncle ! ah quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens & de support,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vîte ?

(*) Dans la pièce anglaise, cette jeune personne s'appelle *Fidelia.* Elle s'est déguisée en garçon, & a servi de page à *Manly*, capitaine de vaisseau.

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des bachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête homme ſans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-temps ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amours ?

ADINE.

Je crains Dorſiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps eſt long, ce temps me déſeſpère.
Dorſiſe trompe! & Dorſiſe a ſu plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*)
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent!
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla?
Ciel! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image!

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt pas contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts le plus grand c'eſt Dorſiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire?
Hélas! du jour que par un ſort heureux
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte:
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfife adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaiffe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce foir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorfque fi vîte on fe met en couvent,
Tout à loifir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout fe fera, te dis-je.
Un foin plus trifte à préfent nous afflige;
Car dans l'inftant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit fauter fon vaiffeau,
Je vis fauter fes biens & ma fortune;
A tous les deux la mifère eft commune.
Et cependant à Marfeille arrivés,
Remplis d'efpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un fecours néceffaire.
L'amour n'eft pas toujours la feule affaire.

ADINE.

Quoi! lorfqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

(*) Allufion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BON, de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſitôt qu'on a ſu ma miſère,

D'auprès de moi la foule a disparu,
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense,
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & ferme, quoique doux:
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage;

Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes aventures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu;
Dorfiſe au moins fait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorfiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En ſa conduite un mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné;
J'ai mieux choiſi; je ſuis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé....
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé ;
Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD, *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.

Etait-il fait pour un pareil voyage?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise & son destin
A la vertu de Monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez ſans doute bien choiſi;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands; leurs traits s'appeſantiſſent;
Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.

(*elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon & la moindre fortune,
Qui me viendra ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe avec ſa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les ſoins & le temps
Forment le cœur & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,

Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorfiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier ?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorfiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé ;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de fon cœur ainfi défemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai,
En attendant qu'à Marfeille fe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eft fort légère;
Mais dans le fond c'eft un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, foyez fûr
Que l'amitié veut un efprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le fage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut fans honte emprunter fon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il grec, turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon temps tout voir, tout reconnaître.

Le

Le chevalier MONDOR.

Va, dans son temps ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près; & notre gloire
N'a pas le sou.

Le chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer....

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier...

DARMIN.

Que notre ami. vient de faire une perte,

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai mon cher, fait une découverte,

DARMIN.

De tout le bien,

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que sur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui sans vanité,

DARMIN.

Il rapportait,

Le chevalier MONDOR.

Après bien du mystère,

DARMIN.

Dans son vaisseau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe.... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez,
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi. que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.

(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;

Qui dès ce foir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare efprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaife humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfife,
Aux grands éclats rire de ta fottife.

(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment?
Elle eft ici, Dorfife?

Le chevalier MONDOR.

Affurément.

BLANFORD.

O jufte Ciel!

Le chevalier MONDOR.

Hé bien, quelle merveille?

BLANFORD.

Dans fa maifon?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marfeille.
Je l'ai trouvée à l'inftant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir! ô Ciel! je te rends grâce;
A ce feul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'eft fort bien dit;
Car plus on eft de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

Blanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monsieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle fortait tout à l'inftant d'ici.

DARMIN.

Et fa coufine?

COLETTE.

Et fa coufine auffi.

BLANFORD.

Eh ! maïs, de grâce, où donc eft elle allée?
Où la trouver?

COLETTE, *fefant une révérence de prude.*

Elle eft à l'affemblée.

BLANFORD.

Quelle affemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne favez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marfeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à fa place un noble & digne ennui,
Et noblement par de fages cabales,
De leur prochain réprimer les fcandales,
Et Dorfife eft en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un fi grand étourdi
Eft-il fouffert d'une beauté févère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne sait,

Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!

C'est-là le comble. Hé! puis-je en sa demeure,
Pour lui parler, avoir aussi mon heure?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi, qu'il le faut demander;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la; c'est ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble;
Et la cousine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps;
Et d'une table, & propre, & bien servie,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu:
Toujours chez elle & grand'chère, & beau feu,
De longs soupers & des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisans qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,

Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles;
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

Par-tout, Monsieur, car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, & musique & soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, & sa joyeuse troupe
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur:

(*) Fameux marchand de curiosités.

Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Hé bien, tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

ÇA, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penfez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands difeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon fort & favoir fi l'on m'aime.
(*il fort.*)

BLANFORD *feul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait pitié.
Que je te loue, ô deftin favorable,
Qui me fais prendre une femme eftimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raifon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eft trop long-temps courir, craindre, efpérer:
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eft-ce que tout le refte?
Le monde eft fou, ridicule, ou funefte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'eft pas un ami;
Perfonne au fond à nous ne s'intéreffe;
On eft aimé, mais c'eft de fa maitreffe:
Tout le fecret eft de favoir choifir.
Une coquette eft un vrai monftre à fuir;
Mais une femme, & tendre, & belle, & fage,
De la nature eft le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monfieur le Chevalier,
De vos difcours l'excès trop familier :
La pureté de mes chaftes oreilles
Ne peut fouffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux fi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor !

Mme BURLET.

Hé bien, je fuis de fon côté ;
Vous affectez trop de févérité.
La liberté n'eft pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien fembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui ! l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maifon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, il vous perdront, coufine.
Comment fouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon qui, brillant fans efprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit?
Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce Robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui?
Et mon coufin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en eft trop, Madame,
Chacun fon tour; & fi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ftyle
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par.....

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien :
Il n'appartient qu'aux perfonnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'eft à mes yeux une horrible injuftice
Qu'un libertin fatirife aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorfque j'en veux à l'humaine nature,
C'eft zèle, honneur & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

Mme BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mme BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?
Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier MONDOR.

La musique ? la table ?

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

Mme BURLET.

Mais la parure & les ajustemens ?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme BURLET.

Mais cependant ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée & bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte Ciel !

Mme BURLET.

Parle-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Mme BURLET.

C'eſt un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination !
Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau?

DORFISE.

Il eſt ici? quoi, Blanford?

Le chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre...

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme BURLET.

Comment?

DORFISE *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE, *en ſe retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle?
Viendra-t-il point?

Le chevalier MONDOR.

Il eſt venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Hé, oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grands yeux noirs?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de roſe?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt une créature
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mme BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(*elle donne une bourſe à la Fleur qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſurtout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Hé bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le chevalier MONDOR, *interrompant bruſquement.*

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mme BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORPISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre! (*)

Le chevalier MONDOR.

Il eſt encore....

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes ?

(*) Il y a dans l'anglais : Vous m'avouerez qu'il a une belle phyſionomie, un air mâle ; oui, il reſſemble à un Sarrazin peint ſur l'enſeigne d'un cabaret, il a du courage comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, & il n'a que de la cruauté ; ce qui ne reſſemble pas plus au courage que la médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde, à commencer par lui:
Le monde & lui me rendent si craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Hé bien?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!....

Mme BURLET.

Darmin est avec lui?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(*elle sort.*)

SCENE III.

Mme BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme Burlet.*

MADAME, enfin, fouffrez qu'à vos genoux...

Mme BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous cauferons; mon carroffe eft là-bas.

(*à Blanford.*)

Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chofe férieufe.
Allez, courez, troupe folle & joyeufe,
Faites femblant d'avoir bien du plaifir,
Fatiguez bien votre inquiet loifir.

(*au jeune Adine.*)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfife.

(*Mme Burlet fort avec le chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;

L'efprit s'y forme, on y règle fon cœur;
Sa maifon eft le temple de l'honneur.

ADINE.

Hé bien, allons avec vous dans ce temple;
Mais je fuivrai bien mal fon rare exemple,
Soyez-en fûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en foit un peu févère,
Le fond m'en charme, & vous m'avez fu plaire;
Mais pour Dorfife....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfife.*

Ah! c'eft trop fe flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, fi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfife, & fuyez fa coufine.

(*il veut entrer.*)

COLETTE *fortant de la maifon, & refermant la porte.*
(*il heurte.*)

On n'entre point, Monfieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?
Moi refufé?

COLETTE.

Dans fon appartement

Pour quelque temps Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

IL va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage!
De vous donner au caiſſier Bartolin!
Hé, que dira notre public malin?
Oh, que la femme eſt d'une étrange eſpèce!
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe!
Madame eſt folle, avec ſon air malin;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon temps, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.

Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il son injure?
Dans la maison voici donc trois maris;
Deux sont promis, & l'autre est, je crois, pris:
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, hé bien, quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on sait l'art d'éblouïr,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément; ses faiblesses
Font notre force, & servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable!

Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſurtout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère:
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je...je me réſignai,
Je devins folle; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Hé, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort;
Il ne l'eſt point; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas! qu'il les reprenne:
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait bruſquement.*

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeste & sévère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour Monsieur Blanford
Un vrai respect, & je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne,
Est-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me consterne!
Elle est constante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah qui l'eût cru!

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE, *à part.*

Quoi! Dorfise est fidelle?
Et pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je suis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE *au chevalier.*

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Restez, restez ici.

(*au chevalier.*)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi?

(*à Adine.*)
Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu :
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encore à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Hé bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai rendue

Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux !
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigriêche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphémer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent beaux mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant !

(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE, *ſe retournant.*

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidument.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE *revenant, conduiſant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi ſent de la paſſion?
Il parle ſeul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné ſa tête.

COLETTE.

COLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute? ah! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien : le péril eſt trop proche;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains ſurtout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en ſoupirant.*

Que ce turc eſt joli!
Le crois-tu turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée:
Ce petit turc de peu vous ſervira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance:
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux feraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,

C'eſt mon devoir; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vîte.

COLETTE.

Hé bien, de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter
Il me pourrait procurer des lumières ;
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE, *tendrement & d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,

Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez si fort la médisance?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien; je fais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Hé bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'est très-bien dit; une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne:

Mais par hafard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes! moi! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai figné; mais je ne fuis point enfin
Abfolument Madame Bartolin.
On a des droits; & c'eft tout: & peut-être
On va bientôt fe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deffein très-prudent.
Si ce beau turc a pour moi du penchant,
C'en eft affez; tout ira bien s'il m'aime.
Je fuis encor maîtreffe de moi-même;
Heureufement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eft-ce un grand mal que d'avoir à fa table
Avec décence un jeune homme eftimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon confeil?

COLETTE.

Un bon confeil! ah rien n'eft plus louable;
Accompliffons cette œuvre charitable.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

EST-CE point lui? Que je ſuis inquiète!
On frappe, il vient. Colette, hola! Colette;
C'eſt lui, c'eſt lui.

COLETTE.

Non, c'eſt le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſemille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille;
Il veut dîner tête à tête avec vous;
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur inſipide joie!
Que leur babil eſt un trouble importun!
Chaſſez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'eſt mon grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, Monfieur, bon jour, Monfieur, .. je tremble.
Affeyez-vous....

ADINE.

Je fuis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Hé bien, c'eft moi, qui fuis cette autre.
Raffurez-vous; quelle peur eft la vôtre?
Avec Blanford ma coufine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.
(*elle le fait affeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eft-il un feu comparable à fa flamme?
Et quel mortel égalerait fon cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive & fidelle:
J'admire en vous un fi beau naturel.

ADINE.

C'eft un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe :
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié ;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille ?

(*elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant
Et ſi français eſt coiffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? la Grèce eſt en Turquie?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grâce naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh, oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard!
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque ! une femme infidelle !
Punissons-la, mon fils : ça, quelle est-elle ?
De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, & surtout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide & constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

ADINE.

Mais..... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance :
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Hé, quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en : le danger eſt trop grand ;
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez Monſieur Blanford de même :
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables lois
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-temps avec raiſon.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;

On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, & rarement on trouve :
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh ! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée eſt la vôtre ?
Mon bel enfant, je prétends... Ah ! pourquoi
Venir ſitôt m'interrompre ?... Eh, c'eſt toi !

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empreſſement.*

TRES-IMPORTUNE, & très-triſte de l'être ;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir ; c'eſt Monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;

Il m'a trompée, il revient le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel!

COLETTE.

Point, Madame, tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.

Quel temps il prend ! revenir à cette heure !

(*à Adine.*)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous.

On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;

Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE, *d'un ton careſſant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous; hola!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même eſprit pouſſée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en penſée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous conſultions; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;

De mon ſyrop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entends
Qui marche encore, & touſſe là-dedans.

COLETTE.

Hé bien, faut-il, lorſqu'un avocat touſſe,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O Ciel ! fais donc ſi bien
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie, il dit : tue ;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enſevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN, *revenant & tenant Adine par le bras.*

Ah, ah ! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mari.

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grâce ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſſède.
A mon ſecours, tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, ſors de chez moi.

SCENE V.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Colette, un commiffaire ;
Va l'accufer.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en fais rien.

SCENE VI.

Mme BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme BURLET.

He bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mme BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que...
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit ! quel train, ma chère!

DORFISE.

Couſine, hélas! apprenez mon affaire ;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme BURLET, *toujours gaîment & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets ;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, hé bien, quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord
Que je ſuis....

Mme BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mme BURLET.

A Blanford ?

Hé bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme BURLET.

Hé bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore:
Notre contrat eſt dreſſé dès long-temps.

Mme BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mme BURLET.

Bon ! une faute eſt quelquefois utile ;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile ;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah ! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi ;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes ;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix & en pleurant.*)
Ah ! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET *à Bartolin.*

QUEL vacarme !
Quoi ! pour un rien votre eſprit ſe gendarme ?
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je ſuis honteux, Meſdames,
D'avoir conçu de ces ſoupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je préſumer

Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (*)

DORFISE *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme BURLET.

Tout de bon ?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire,
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille, & se soit évadé?
Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable,
Hé bien, méchant, réponds, oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.

(*) Dans la pièce anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon : Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu, & c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les Comédiens comptaient jouer alors.

Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la souhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le sai;
Mais mon contrat sera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfise.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mme Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité.
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE *à Mme Burlet.*

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mme BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!

(*à Bartolin.*)

Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET.

EN vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux ;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon ! à ſon âge !
Ah ! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme en effet
Se ſoit caché là, dans ce cabinet ?

Mme BURLET.

Affurément, je le penfe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mme BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chofe, & n'a pas l'œil bien fûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'efprit?
Ah! ma coufine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue fe hafarde
A débiter des difcours médifans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien fouvent dans la vie.

Mme BURLET.

Il eft bon là! moi je te calomnie?

DORFISE.

Affurément, & je vous jure ici....

Mme BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette hiftoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien;
Tiens, tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde:
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde;
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant?
En un ſeul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être prude!

Et que ſans craindre, & ſans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez, quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas ! que faire ?

COLETTE.

Hé bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure

Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'eſt aſſez, la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, ſi fier & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.

Puis à minuit un notaire fera
Dans mon alcove, & notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fauffe porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaifir me tranfporte.
Du fieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il fera fot ! que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins fous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, foyez difcret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, fi Blanford favait ce grand fecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! fortez, on pourrait nous furprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deſſeins je ne puis rien comprendre,
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Hé bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez; ſa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un ſeul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.

Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse & sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'est que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre cousine;
C'est que Blanford soit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour un autre est venu;
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il est bon à tromper! car il pense
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'est notre rieuse
Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE.

Ah! c'est mentir tant soit peu, j'en conviens;
C'est un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs ! ô temps ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice ſurtout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour ſupporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon..

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense ; on m'en donne bien d'autres
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres !
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfise !
Plus contre vous la calomnie épuise

L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon ;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon ;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime ;
Mais il eſt fait pour être un peu moqué :
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme BURLET.

Mme BURLET.

QUOI ! toujours noir, ſombre, pétri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.

J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mme BURLET.

Bon! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN *à Mme Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque chose.

Mme BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause!

Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mme BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mme BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorſiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux?
Tiens; je ſuis vive, & franche & familière,
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mme BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien
Avez ſéduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mme BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certe, le fait eſt net.

Mme BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles penſées;
Je les admire, elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De dom Quichotte a ſuivi le modèle;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage;
On y perdrait, ce ferait grand dommage:
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non, demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte; & mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,

Qu'elle vous trompe, & de fon propre affront
Veut à vos yeux flétrir une autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creufe,
Qu'une infenfée, & fauffe, & fcandaleufe,
Vous a choifi pour être fon plaftron;
Que vous gobez comme un fot l'hameçon;
Qu'elle veut voir jufqu'où fa tyrannie
Peut s'exercer fur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eft, daignez interroger
Le feul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par fon caquet
Très-bien fifflé fon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me féduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent refforts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreffe,
Pour me donner je ne fais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide effuyer l'inconftance,
N'eft pas fans doute un cas bien affligeant;
Mais c'eft un mal de perdre fon argent.

C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorſiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité :
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.

Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'est fait, & tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorsise...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'est sa cousine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Hé bien, voyons.

ADINE.

Dorsise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrette.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorsise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monsieur, je vous dis que Dorsise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère ;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme & de ſa trahiſon ;
Et je diſais que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré !
Hé bien, après ?

ADINE.

Hé bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels ſots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme ;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi moi,
Sans que je ſuſſe hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie
A deux genoux de me ſauver la vie :

J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture!
Ça, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfife, vous, ce foir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même foir fous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis fecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous féduit,
Chez cet objet fi fidelle & fi fage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monfieur, fe fent trop prévenue
Pour s'écarter de la fincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui fuis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf.....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Allons donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoins de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'aï, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

Le chevalier MONDOR.

Oh, presque rien:
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien!
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.

Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil?

(*au petit Adine.*)

Ce rendez-vous, quand il ferait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, où l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en eſt trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami,
Croyez ſurtout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe:
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu? là, le dépit te ſuffoque;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD

DEMEURE encore, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je fais que j'ai fouvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfeſant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorſiſe;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire;

Il

Il ſe déguiſe, il ne ment point; ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorfiſe enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juſte & ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

Que devenir? où sera mon asile?
Tous les chagrins m'arrivent à la file
Je vais sur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaisseau périt ;
Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate :
Une cassette est mon unique espoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce soir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait-ce encore un troisième corsaire?
J'attends Adine, afin de savoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien justement la fortune me joue :
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point?

SCENE II.

BLANFORD, Mme BURLET, *paſſant ſur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot, de grâce, un moment de loiſir.
Où courez-vous ?

Mme BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je ſuis preſſée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juſte colère.
Pardonnez.

Mme BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà ſans y penſer.

BLANFORD.

Elle eſt trop bonne. Hé bien, qu'à ma triſteſſe
Votre humeur gaie un moment s'intéreſſe.

Mme BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'eſtime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage.

Mme BURLET.

Ton deſtin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez : Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? est-il ami fidelle?

Mme BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, & Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Mme BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde?
Il est, je pense, un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorsise.

BLANFORD.

Dorsise! mais parlez avec franchise;
Se pourrait-il que Dorsise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mme BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré....l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux: démentent-ils son cœur?

Eſt-elle fauſſe? & notre jeune Adine....
Quoi, vous riez?

Mme BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant là,
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très-ſûr, la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le chevalier n'en trouble point la paix:
Dorſiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mme BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime,
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Mme BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude,

Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en : l'un des deux est un traître.;
Répondez donc.

Mme BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats....

Mme BURLET.

Oh! mais aussi cela peut n'être pas;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage!

Mme BURLET.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr?

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

Laisse-là tout ce complot obscur;
Point d'examen, point de tracasserie;
Tourne avec moi tout en plaisanterie;
Prends ton argent chez Monsieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie;
Connais le monde, & sais le tolérer;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère;
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, & d'avoir du plaisir.

SCENE III.

BLANFORD *seul.*

Etre heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne ;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorsise m'aime, on est en sureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

HE bien, Monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;
Vous en ſaurez les funeſtes effets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent tes alarmes?
Il eſt outré : je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il? Parlez : quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre;

Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible? eſt-il vrai? juſte Dieu!

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie!
Dorſiſe! non.....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence;
Voici quelqu'un ſurement, qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre repréſente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut? c'eſt vous?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidelle;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.

Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE *bas allant vers lui.*

Paix donc!

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé:
Il eſt caſſable; ah qu'il ſera caſſé!
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance!

ADINE.

Quoi m'épouſer?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable! allons. Mais de quoi vivrons-nous?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent:
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or;
Nous en allons aider Monſieur Blanford:
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends-ici, je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous? hé bien, là?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois, que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine ſi rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.

Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je puis vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre:
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce qùe Darmin viendra vous propoſer?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être?

ADINE, *en riant.*

Qui que je ſois, de grâce, taiſez-vous;
J'entends Dorſiſe, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette, enfin, l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en est trop, arrête, arrête, infâme ;
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

ADINE *à Blanford.*

Eh ! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE VIII & dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR *une serviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme BURLET.

Ah! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE, *toute étonnée.*

Ah!

Mme BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien: c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.

(*à Bartolin.*)

Va, je te laisse à tes mauvais destins;

Pour

Pour dire plus, je te laisse à Madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame;
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur!
O pruderie! ô comble de noirceur!

Le chevalier MONDOR.

Eh, laisse-là toute la pruderie,
Et femme, & tout; viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mme BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorsise
Ait pu commettre une telle sottise.

Cela pourra d'abord faire jaser;
Mais tout s'appaise, & tout doit s'appaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'est ma nièce.

BLANFORD.

O Ciel!

DARMIN.

C'est cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ces hasards, mes bontés, ma constance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune & votre raiſon même.
Répondez donc: que doit-elle eſpérer?
Que voulez-vous en un mot?

BLANFORD, *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

Repréſentée pour la première fois le 16 juin 1749.

PREFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſurtout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les

ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes ? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être ? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres : c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentiſſent ; de ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à

Melpomène, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le temps du cardinal de *Richelieu* ; la Sophonisbe de *Mairet*, la Mariane, l'Amour tyrannique, Alcionée ; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante ; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce temps-là, dans leſquels on cite avec

de grands éloges ces vers que dit *Massinissa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits ; & ceux même dont le génie mâle & sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux visage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une Princesse

Aimant sa renommée
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que *César*

Trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *César* malheureux: ſur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui ſuivent la mort de Pompée, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter ſur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère ? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle *d'un je ne ſais quoi*, *dont*

par le doux rapport les ames ſont aſſorties ? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux ? & toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie ?

Le grand homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois ſi touchant & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon & de paſſage au pathétique ; mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, & où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent & ſe touchent ; c'eſt-là ſeulement que leurs bornes ſe confondent ; & s'il eſt permis à *Oreſte* & à *Hermione* de ſe dire :

Ah ! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus ;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.

Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vou. hait, son ame ailleurs éprise
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le *Misantrope* est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne présumez pas que sans être vengé
Je succombe à l'affront de me voir outragé....
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens :
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du Misantrope était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie ; mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière :

l'un reprend le ton plaiſant, & l'autre le ton ſublime.

La comédie, encore une fois, peut donc ſe paſſionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enſuite elle faſſe rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, ſi elle n'était que larmoyante, c'eſt alors qu'elle ſerait un genre très-vicieux, & très-déſagréable.

On avoue qu'il eſt rare de faire paſſer les ſpectateurs inſenſiblement de l'attendriſſement au rire : mais ce paſſage, tout difficile qu'il eſt de le ſaiſir dans une comédie, n'en eſt pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'eſt plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaieté paſſagère. C'eſt ainſi malheureuſement que le genre humain eſt fait. *Homère* repréſente même les dieux riant de la mauvaiſe grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du deſtin du monde.

Hector ſourit de la peur de ſon fils *Aſtyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit ſouvent juſque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire juſque dans le ſein de la déſolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la

bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monſieur, demandez-moi tout autre choſe, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté paſſe auſſitôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raiſon le rire peut-il ſuccéder dans la comédie à des ſentimens touchans ? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène ?* ne rit-on pas avec *Soſie ?* Quel miſérable & vain travail, de diſputer contre l'expérience ! Si ceux qui diſputent ainſi ne ſe payaient pas de raiſon, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux eſprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverſe un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il ſe joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poëſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu,
Sont auſſi ſoumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, ſeigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée dans la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban.



gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie. *Nanine act 4. Sce 5e.*

J. M. Moreau le Jr. inv. 1783 *Simonet sculp.*

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monſieur le comte,
Vous expliquer nettement ſur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf ;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait ſi triſte & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous fesait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la reſpecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève & qui choque mes yeux:
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans:
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,

Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; & pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, sans prendre un ton caustique,
Me gouverner, sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.

J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est-là leur lot ; & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante ?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Hé bien,
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance;
Humilier ainſi votre naiſſance;
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blaſons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance?

Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang

Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi! le public, l'uſage!

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.
Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,

Cœur noble & grand; ſoyez l'heureux rival
Du magiſter & du greffier fiſcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juſte Ciel! que faut-il que je faſſe!

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Hé bien, Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers: ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie:
Et la future, eſt-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt...

LE COMTE.

Hé bien?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais...non.

Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant feulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton fi bon, fi doux, fi familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaife, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puiffe plaire
A Monfeigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air fi touché, fi touchant,
Elle fefait ce bouquet; & fa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveufe, avec un certain air,
Un air, là, qui... pefte l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaife, va-t-en... Quoi! j'aurais fu lui plaire!

BLAISE.

Ça, n'allez pas traînaffer notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur eft trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en fuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureufe adreffe,
A-t-elle pu me ravir fa tendreffe?
Nanine! ô Ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non : j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Infolente!

BLAISE.

Eft-il pas vrai que Nanine eft charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! fi fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaife.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaife mon père
M'a bien laiffé trois bons journaux de terre;
Tout eft pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir & tout ce que je vaux;

Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ferais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je puis te ſervir,
Tous deux ce ſoir je voudrais vous unir;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne!
Que de plaiſir! eſt-il poſſible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réuſſiſſez, Madame.

LA BARONNE.

Va; plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *ſeule.*

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on ſentir une plus vive injure?
Plus lâchement ſe voir ſacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!

(*à un laquais.*)

Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ſes yeux, dans ſa ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle ;
Ah ! c'eſt encore une douleur nouvelle !
J'eſpèrerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah ! la voici : je me ſens au ſupplice.
Que la nature eſt pleine d'injuſtice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle ?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah ! je ſuis à bout.

Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre

A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre

Un peu de temps; avancez-vous. Comment!

Comme elle est mise! & quel ajustement!

Il n'est pas fait pour une créature

De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,

Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi

Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;

Mais c'est l'effet de vos bontés premières,

Des ces bontés qui me sont toujours chères.

De tant de soins vous daigniez m'honorer!

Vous vous plaisiez vous-même à me parer.

Songez combien vous m'aviez protégée:

Sous cet habit je ne suis point changée.

Voudriez-vous, Madame, humilier

Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage...

D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant:
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères:
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété
Que ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, & de l'eſprit!

(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Hé bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait & très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence

De

De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi, mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? & que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :

Mon cœur en a trop befoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendreſſe.*

Lève-toi;

Que je t'embraffe. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! hé bien, je vais fur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaifir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'eft pour le moins un abri confolant.

LA BARONNE.

Non: c'eft, ma fille, un féjour déleĉtable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde eft haïffable,

Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,

Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me ferait funefte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE

La chofe eft manifefte;

Un bon couvent eft un port affuré.
Monfieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monfeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute: il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrètement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *ſeule.*

Quelles douleurs cuiſantes!
Quel embarras! quel tourment! quel deſſein!
Quels ſentimens combattent dans mon ſein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offenſe peut-être:
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer;
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée!
Quoi! l'on me hait & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même eſt confus.

Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſiéges, vîte.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Aſſéyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert !
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ; vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes !
Ah ! je le vois : jalouſe de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non ; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable ;

Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte; & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſurtout que je vous rends juſtice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu: mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naiſſance;
Je vous dois trop; c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.

Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais fur votre efprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout perfuadée:
Plus que jamais, Monfieur, j'ai dans l'idée
Qu'il eft des cœurs fi grands, fi généreux
Que tout le refte eft bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous deftine
Un fort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon fort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déformais foyez de la famille;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille;
Et mon eftime, & fa tendre amitié
Doivent ici vous mettre fur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils font durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre eft de plaire;
Il eft rempli; le nôtre ne l'eft guère.
Il vous fallait plus d'aifance & d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en fuis fortie, & c'eft ce qui m'accable;
C'eft un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah, Monſeigneur! ah, mon maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Hé bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal: mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Hé, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi! votre cœur murmure!

Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O Ciel! c'en eſt donc fait.
(*elle ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuſe
Depuis long-temps l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Hé....

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cens louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne

Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage:
Mais son état?.... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume... Hé bien, elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul & les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifira mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vîte, il fait jour : le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & ſage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crira,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui sont les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Hé mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Hé qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne;
Que pour jâmais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère;
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :

Amenez-moi Nanine.

(*Germon ſort.*)

Ah juſte ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eſt-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens,
Que vos vertus m'inſpirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Hé bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,

Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.....
Elle voulait, Monfieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteufe,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureufe,
Moi qui repouffe avec un vain effort
Des fentimens au-deffus de mon fort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

D'avoir ofé foulever contre moi

Votre

Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme, il est fort à son aise:
Je vous réponds qu'il a des sentimens;
Son caractère est loin des mœurs du temps;

Et je me trompe, ou pour vous j'envifage
Un deftin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monfieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me fatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiffant;
Daignez-y lire, & voyez ce qu'il fent;
Voyez fur quoi ma retraite fe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon fort. Hé bien, Nanine,
Connaiffez donc celui qu'on vous deftine.
Vous l'eftimez; il eft fous votre loi;
Il vous adore, & cet époux... c'eft moi.
L'étonnement, le trouble l'a faifie.
Ah! parlez-moi; difpofez de ma vie;
Ah! reprenez vos fens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ofe ufer d'une telle victoire.
Non, Monfieur, non, je ne fouffrirai pas
Qu'ainfi pour moi vous defcendiez fi bas:

Un tel hymen eſt toujours trop funeſte.
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux.... .
Hélas! ſur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage;
Il en ferait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'aſſuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Hé! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez ..

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *seule.*

CIEL ! est-ce un rêve ? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non, mon état ne saurait se comprendre.
Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, & que dire ?
Quelle surprise ! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
Ça, je disais...

NANINE.

Hé bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien: devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice

De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vîte, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, & sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle eſt très-avérée;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'ou diable vient cet argent? quel meſſage!
Il nous aurait aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.
(*il met l'argent & le paquet dans ſa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Hé, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monfieur le Comte eft-il bien en colère?
Quel billet eft-ce-là?

BLAISE.

C'eft un myftère.
Pefte!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meffage!
Donne, ou je romps foudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux favoir le contenu.
(*elle décachète la lettre.*)
Il m'intéreffe, ou je fuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle eft bien attrapée!

Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut fervir fa maîtreffe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *feule.*

LISONS. „ Ma joie & ma tendreffe
„ Sont fans mefure, ainfi que mon bonheur;
„ Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
„ Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
„ Entre vos bras je ne puis me jeter!
„ Je vous conjure au moins de vouloir prendre
„ Ces deux paquets; daignez les accepter.
„ Sachez qu'on m'offre un fort digne d'envie,
„ Et dont il eft permis de s'éblouir;
„ Mais il n'eft rien que je ne facrifie
„ Au feul mortel que mon cœur doit chérir. „
Ouais. Voilà donc le ftyle de Nanine:
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paffion!
En vérité ce billet eft bien bon.
Tout eft parfait, je ne me fens pas d'aife.
Ah, ah, rufée, ainfi vous trompiez Blaife!
Vous m'enleviez en fecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eft pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;

J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère

Du digne objet qui vous a ſubjugué.
(*tandis que le Comte lit.*)
Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....
Hé bien, Monſieur. que penſez-vous du ſtyle?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien;
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux,

Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,

Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous; comme elle eſt noble, bonne!

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(*il ſort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire; enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos fermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eft qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eft un affront.

LE COMTE.

Il fera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous favez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eft ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à fa mère.*

MADAME, j'aurais dû...
(*à part.*) (*à fa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

(*à part.*)

Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !.

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

(*fesant une petite révérence à la Baronne.*)

Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(*elle sort.*)

SCENE XII.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

HE bien, Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde;
D'y plus ſouper déſormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre:
J'ai ſu cela de feu votre grand-père:
Il diſait vrai; c'était un homme, lui;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme;
Parlant de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquant toujours du temps paſſé.

J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts; on crêve, on ſe ruine:
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *reliſant le billet.*

Qui l'aurait cru? Ce trait me déſeſpère.
Hé bien, Germon?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monſieur, vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raiſon du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'eſt ſa Baronne; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,

Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine! hélas! Madame, que l'on chaſſe;
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête:
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente:
Il dit que c'eſt une affaire importante,

Qu'il ne faurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, fe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perfonne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le crois;
Vous m'en donnez auffi beaucoup à moi.
Chaffer Nanine & faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas fage.
Allez, trois mois ne feront pas paffés
Que vous ferez l'un de l'autre laffés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon coufin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais entre nous, la vôtre l'eft bien plus.
En s'époufant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux fe féparèrent;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, efcroc, extravagant;
Et Monfieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des foupers fins, la petite maifon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes ufuraires:
Enfin, Monfieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me fouviens encor d'une autre hiftoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable:
Allons, je vais la raçonter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certe, mon maître eſt bien mal aviſé;
Notre baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage:
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui ;

Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie;
Et qu'à jamais, ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais par-tout avec vous m'établir;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah! Germon!
Je ſuis chaſſée.... & par qui!...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(*elle ſort.*)

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

HE bien, Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,

Et de ma main ne veut pas feulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment

Chez fes amis.

LE COMTE.

A Rémival, fans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voifin,
Où la baronne allait dès ce matin :
Mon deffein eft qu'on la mette fur l'heure
Dans cette utile & décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va .... garde-toi de laiffer entrevoir
Que c'eft un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'eft un préfent de ma mère:
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,

A fon départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Hé, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?

Elle pleurait?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Hé bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oublira tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez ſur moi ; je ſers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roſſé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira ſon nom.

(*il fait un pas & revient.*)

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

HÉLAS ! il a raiſon,
Il prononçait ma condamnation ;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis ; la baronne eſt ma femme.

Il le faut bien, le fort en eft jeté.
Je fouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eft au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on fait donner la loi.
Un efprit ferme eft le maître chez foi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR ça, mon fils, vous époufez Madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce foir elle eft donc votre femme?
Elle eft ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y foufcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaffez, & moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;

Et je la donne au jeune fénéchal,
Propre neveu du procureur fifcal,
Jean Roc Souci; c'eft lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaifante affaire.
De cet enfant je ne puis me paffer;
C'eft un bijou que je veux enchaffer.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne foyez pas contre nous en colère;
Laiffez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne fe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chofe.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eft beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela fe peut, car elle eft fi jolie:
Je m'y connais: on tente, on eft tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles font toujours un peu coquettes:
Le mal n'eft pas fi grand que vous le faites.

Ça, contez-moi, fans nul déguifement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout eft baclé,
Tout eft fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'eft-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon meffage;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;

Six beaux chevaux ; & vous ferez contente
De la berline ; elle est bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin sont vernis.
Les diamans sont beaux, très-bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce sallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller :
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame ;

Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au payſan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur! écoutez-moi de grace:
Je ſuis... Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint:
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon: mais il trompe; & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la miſère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat.

Lui défendant de me nommer fon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je confidère
Les bons foldats; on a grand befoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il eft bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eftime plus un vertueux foldat,
Qui de fon fang fert fon prince & l'Etat,
Qu'un important, que fa lâche induftrie
Engraiffe en paix du fang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi feulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais fans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diftingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la Marquife.*

Hélas! Madame, non;
Mais je fuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Hé, pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

(*montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon: elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans ſont un trop grand tréſor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas!
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je fuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eft-ce un fonge? eft-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourfe & le paquet.*)

Tenez, Monfieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un refpectable ufage.
C'eft donc à vous qu'on a fait le meffage?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'eft votre jardinier,
A qui Nanine ofa fe confier.

LE COMTE.

Quoi! c'eft à vous que le préfent s'adreffe?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendreffe!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Hé, dites donc votre nom. Quel myftère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous faviez combien je fuis coupable !
J'ai maltraité la vertu refpectable.

(*il va lui-même à un de fes gens.*)

Hola, courez.

LA BARONNE.

Et quel empreffement ?

LE COMTE.

Vîte un carroffe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inftant,
Vous devriez être fa protectrice.
Quand on a fait une telle injuftice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas affez fe repentir.
Monfieur mon fils a fouvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'eft un cœur généreux ;
Il eft né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, fi bienfefante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air fombre, embarraffé, rêveur !
Quel fentiment étrange eft dans fon cœur ?

Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire

Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame & sa franchise:
Il faut parler. Ma main vous fut promise;

Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine, & dès l'inftant je donne,
Sans nul regret, fans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de divifions.
Que l'intérêt encor vous en revienne;
Tout eft à vous, jouiffez-en fans peine.
Que la raifon faffe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriffe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on fe haïffe?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préfens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta paffion te livre.
Sers noblement fous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*elle fort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eft point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenfer
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiffer.

Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; & voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire:
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mère.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chere enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement:
Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage!

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel! ô ma fille! ah, Monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que ſa vertu n'honore.
Hé bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus ſûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance...

NANINE *à ſon père.*

Il eſt bien ſûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraſſer votre père;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre
Que juſque-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par juſtice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas ;

Oppofez-vous à fa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laiffez-moi l'adorer.
Voyez mon fort, voyez ce qu'eft mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eft fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il eft unique auffi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut réfifter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenfe,
Mais fans tirer jamais à conféquence.

Fin du troifième & dernier acte.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

1749.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite comédie est un impromptu de société où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Stanislas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les portes-feuilles de M. *de Voltaire*, cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la suppression de quelques scènes, & quelques changemens dans la disposition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Mme DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. *Duru.*

ERISE, fille de M. *Duru.*

M. GRIPON, correſpondant de M. *Duru.*

MARTHE, ſuivante de Mme *Duru.*

La ſcène eſt chez Mme Duru, dans la rue Thèvenot, à Paris.

LA



Comment! dans ce logis est on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait, la nuit, dans la maison?

La Femme qui a raison, Act. 2. Scene 1.re

J. M. Moreau le J.e inv. 1784 *Le Veau Sculp.*

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mme DURU.

MAIS, mon trés-cher Marquis, comment, en conſcience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux? Le cas eſt inouï.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable, & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille eſt docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je ſuis aſſez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, ſeront délicieux.

Mme DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'aſſomme.
Quel beſoin avons-nous du conſeil d'un tel homme?

Mme DURU.

Quoi! pendant ſon abſence?...

LE MARQUIS.

Ah! les abſens ont tort.
Abſent depuis douze ans, c'eſt comme à peu près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'eſt pour vous amaſſer, avec ſa ladrerie,
Un bien que vous ſavez dépenſer noblement;
Je conſens qu'à ce prix il ſoit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort auſſi-tôt qu'il s'aviſe
De vouloir diſpoſer de la charmante Eriſe.
Celle qui la forma doit en prendre le ſoin;
Et l'on n'arrange pas les filles de ſi loin.
Pardonnez....

Mme DURU.

Je ſuis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monſieur Duru, mon Seigneur & mon maître
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... ſenſément;
Mais je lui dois reſpect & quelque obéiſſance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je penſe.
Qui, vous? Vous, du reſpect pour un Monſieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, ſi nous l'en avions cru,
Dans un habit de ſerge, en un ſecond étage,
Tenir ſans domeſtique, un fort plaiſant ménage.

Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier ?
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compère ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme DURU.

Ne plaisantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mme DURU.

Hélas ! à vos désirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,

Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mme DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mère & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mme DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.

Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mme DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier, elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment;
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mme DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.

Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ah ! l'on parle donc ici
D'hymenée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur ;
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure ;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma fœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'eſt en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes ſi bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur?
Son amour eſt ſi vrai, ſi pur, ſi raiſonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre miſérable!

DAMIS.

Déſeſpèrerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours ſouple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans ſon cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai ſans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma fœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi je parle pour tous.

Mme DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours ſont charmans, & vos goûts ſont mon choix:
Je ſens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaiſirs ſe livre par avance.
Nous ferons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah !

Mme DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire
Mais mon mari.

Mme DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mme DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfans,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père:
Sa fortune déjà commençait à se faire;
Il eut l'art d'amasser & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & surtout la dépense.
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat:
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de Monsieur Gripon & la fille & le fils
Par un beau mariage avec nous soient unis.

Je l'empêcherai bien, j'y ſuis fort réſolue.

DAMIS.

Et nous auſſi.

Mme DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme DURU.

Son cher correſpondant,
Maître Iſaac Gripon, d'une ame fort rebourſe,
Ferme, depuis un an, les cordons de ſa bourſe.

DAMIS.

Il vous en reſte aſſez.

Mme DURU.

Oui, mais j'ai conſulté...

LE MARQUIS.

Hélas! conſultez-nous.

Mme DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut ſurement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorſque ce propre père, étant dans la maiſon,
Sur ſon droit de préſence obſtinément ſe fonde:
Mais quand ce propre père eſt dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout ſe marier ſans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce qu'il faut faire, & quand? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA Monſieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce ſont ſes propres mots, faut-il qu'il entre?

Mme DURU.

Hélas!
Il le faut bien ſouffrir. Voyons quel eſt ce cas.

SCENE V.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme DURU.

SI tard, Monſieur Gripon, quel ſujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon ſujet.

Mme DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque préſent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre :
Ils le feront du moins, & fans beaucoup attendre.
Liſez.

(*il lui donne une lettre.*)

Mme DURU.

L'ordre eſt très-net, que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir fans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt ; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre ; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mme DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs déſirs il faut preſſer l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame sa femme, & surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi!..
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi! si-tôt?

Mme DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mme DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! Monſieur, je vous jure
Qu'on ne ſentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne ſur mes ſens, & m'a donné ſon cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainſi que moi, n'a point l'ame ſi tendre.
(*à Eriſe.*)
Et vous, qui ſouriez, vous ne me dites rien ?

ERISE.

Je dis la même choſe, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaiſirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'eſt point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'eſt.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maiſon, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.
(*le Marquis lui fait de grandes révérences.*)
(*à Mad. Duru.*)
Or ça, j'ai réuſſi dans ma commiſſion.
Je vois pour votre époux votre ſoumiſſion ;

Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers; enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?
(*à Mme Duru.*)
A demain donc, Madame; une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Hé! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père:
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.

Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mme DURU.

Pas ſi matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Hé quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,

Partager par moitié vos généreux préſens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON.

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.)

SCENE VI.

Mme DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

HE bien, vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en ſureté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.

Il

Il faut que le vilain qui tous nous inquiète
En revenant demain trouve la noce faite.

Mme DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, Madame, ou nous sommes perdus.

Mme DURU.

Le péril est pressant, & je suis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique:
S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison,
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mme DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble*.

Oui, ma mère.

Mme DURU.

Fort bien.
Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi! deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inouï.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup ſûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîra ?

DAMIS.

Ah ! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans !
Si vous ſaviez. . . .

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher Monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, ſi fait.

DAMIS.

Comment ? Vous auſſi, vous ?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs. . . .

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes diſcours de fou que tu tiens ſur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats feront faits & fignés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finiffons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment fe couche.

M. GRIPON.

Quoi? ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal danfé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère eft folle.

DAMIS.

Non, elle eft très-refpectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà fon commis arrive en diligence
Pour régler fa recette ainfi que la dépenfe.
Il fera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le fuis auffi.
C'eft dans un autre efprit que Phlipotte eft nourrie;
Elle a trente-fept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, feule avec mon fils, compofe ma maifon;
L'été fans éventail, & l'hiver fans manchon;

Blanchit, repaſſe, coud, compte comme Barrême,
Et fait manquer de tout auſſi-bien que moi-même.
Prends exemple ſur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce ſoir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille eſt bien née :
Mais, crois-moi, ta cervelle eſt un peu mal tournée;
Il faut que la maiſon ſoit ſur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici ſouvent?

DAMIS.

Oh! fort ſouvent.

M. GRIPON.

Je penſe
Que pour cauſe il eſt bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous ſuivrons ſur cela vos ordres abſolus.

M. GRIPON.

C'eſt très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'eſpère
Morigéner bientôt cette tête légère;
Mais ſurtout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en ſoir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Hé bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ferai long-temps éveillé par l'amour,

(*il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

Les romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon père eſt bien plus détraquée.
Il veut incognito rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela? quel projet ſans raiſon!
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception! après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quelle horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé: que réſoudre? que faire?

Je ſuis aſſaſſiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compère. Hé bien, vous avez terminé
Aſſez heureuſement un aſſez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il eſt fort triſte de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les lois violées!..

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choſes ſont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit ſols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(*il montre ſon porte-feuille.*)

Je ſuis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'eſt-ce que cela?

Il faut fe confoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de fix pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à mouftache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant paffer, m'invite en bégayant
A venir déjeûner dans fon appartement.

M. GRIPON.

Chaffe tous ces coquins.

M. DURU.

C'eft ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'eft un profit tout clair. Tous ces gens-là. compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à fon aife, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me confeillerais-tu de furprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me confeillerais-tu
D'attendre encore un peu, de refter inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaiſie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: ſur ce point nous ſerons tous contens;
On aime avec tranſport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Paſſe. On n'a donc point eu de peine à ſatisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaiſir conclu ſoudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, ſur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela conſole.
Nous mettrons ordre au reſte.

M. GRIPON.

Oh! tout eſt réſolu,
Et cet après-midi l'hymen ſera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme eſt ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagère:
J'ai toujours à ton fils deſtiné ce bijou;
Et nous les marirons ſans leur donner un ſou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir... là... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle? & ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens?
Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

LES affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(*on sonne.*)
J'entends une sonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

OH! quelle est cette jeune & belle demoiselle
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? Mais... j'en ai peur: en effet:
Elle est bien faite au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vîte, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes suivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre maître,
Et de Monſieur Gripon. Je puis très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le temps preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fit un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage

Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre
Qu'eſt-ce tenir maiſon?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;

Ce n'eſt pas ſans regret ; mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe ?

MARTHE.

Quelque amant ! vous oſez attaquer notre honneur ?
Quelque amant ! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête & trop douce perſonne ;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions ;
(*on ſonne.*)
J'y vais... un impudent, un rodeur de maiſons ;

(*on ſonne.*)

Tout-à-l'heure... un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles !

(*on ſonne.*)

Hé, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà

(*on ſonne.*)

Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes, ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je? Un beau monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon !

SCENE VII.

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *fortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADIEU, Madame.
Ah! que je fuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu jufqu'à ce foir.

M. DURU.

Ce foir encor? Fort bien.
Comme de la maifon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien fortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en faurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous, porte clofe;
La fuivante à mon nez complice de la chofe!

LE MARQUIS.

Quel eft cet homme-là qui jure entre fes dents?

M. DURU.

Mon fait eft net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de fens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non: il est aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame?

LE MARQUIS.

Apparemment:
Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monſieur je ſuis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez ſurtout le ſoin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons beſoin.
Bon ſoir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*au Marquis.*)

Que l'enfer.... Mais, Monſieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de ſa fille eſt-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*il entre chez Eriſe & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme eſt néceſſaire à toute ma famille:
Il ſort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je ſuccombe enfin.
Juſtice! je ſuis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

HE, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va ſe coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainſi de cette étrange ſorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a danſé l'on va ſe mettre au lit?

Jurez plus bas tout feul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je fuffoque.

ERISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Eft-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Jufte Ciel! & comment fon frère l'avocat
Peut-il fouffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider?

ERISE.

Quel eft donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne fais; il paraît qu'il eft extravagant;
Votre père, dit-il, l'a pris pour fon agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en fais rien, cet homme eft fi bizarre!

ERISE.

Eft-ce que mon mari, Monfieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!.. J'en fuis quitte encore à bon marché.
C'eft-là votre mari?

ERISE.

Sans doute, c'eft lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ERISE.

C'eft mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fièvre le serre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condescendre !..

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Hé bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?

Serait-il point aussi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ERISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;

N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous ſoupçonnez pas de cette indignité ;
Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute eſt légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraiſſez d'ailleurs un homme aſſez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre ſœur eſt-elle auſſi paſſable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la choſe eſt ainſi,
Monſieur Duru pourrait excuſer tout ceci.
Je vais enfin parler à ſa mère, & pour cauſe...

ERISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, Monſieur ; elle repoſe.
Elle eſt trop fatiguée ; elle a pris tant de ſoins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à ſon fils.

ERISE.

Encore moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi dans ce logis je ne puis voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme.
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAIS Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; & tout le monde à l'instant se marie.
Il reste en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! hola, qu'on m'ouvre.
(*il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-temps.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Ça, compère,
Votre femme est instruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte & ses appas?

Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes,
Elle s'habille en hâte; & mon fils son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout; je prétends tout connaître:
Fais descendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de son père arrive d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire; il faut verbaliser;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Hé, cours sans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Hé, va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & surtout de dépenses,
Qui me glacent le sang & redoublent mes transes.
Epouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

QUEL eſt cet homme ? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon,

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,

Etes-vous avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah ! le traître !

Etes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur ?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me ſens percer l'ame.
Quelle eſt-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux ſavoir de vous celle qui, par ſurpriſe,
Pour braver votre père ici s'impatroniſe.

DAMIS.

Quelle eſt ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'eſt la ſœur de celui
A qui ma propre ſœur eſt unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La choſe eſt toute claire.
Vous ſavez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père

Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
D'établir au plutôt & fa fille & fon fils.

M. DURU.

Hé bien, traître ?

DAMIS.

A cet ordre elle s'eft affervie,
Non pas abfolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen ; il s'eft fait promptement.
Il eft vrai qu'on n'a pas conclu précifément
Avec ceux que fa lettre a nommé par fa claufe ;
Mais le plus fort eft fait, le refte eft peu de chofe.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Eft un homme...

M. GRIPON.

Ah ! c'eft-là cet ami du logis.
On s'eft moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le commiffaire,
Vingt huiffiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un fi grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon refpect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maifon :
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chaffer d'ici ! Toi, fcélérat, fauffaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point avocat !

SCENE V & dernière.

Mme DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme DURU *dans le fond.*

MON carrosse est-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mme DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mme DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ! quels traits ! c'est lui-même, & mon ame....

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle est changée, elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mme DURU.

Quoi! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père!

Mme DURU.

Daignez jeter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mme DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouſe, une fille.

Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers ſa femme & ſes enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle couſait, filait, feſait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis enſorcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre ſon latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompenſe
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des ſoupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oiſif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre viſage !
C'eſt ainſi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'inſtant,
Et qu'on aille m'attendre à ſon ſecond étage.

DAMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ERISE.

Eh ! bon Dieu, quel langage !

Mme DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grâce, écoutez & jugez.
Alors que la miſère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune ;

D'élever vos enfans je pris fur moi les foins;
Je me refufai tout pour leur laiffer, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en fus placer le fonds, il eft en fureté.

M. DURU.

Oui.

Mme DURU.

Votre bien s'accrut; il fervit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis: (a)
De mon premier état je foutins l'indigence;
Avec le même efprit j'ufe de l'abondance.
On doit compte au public de l'ufage du bien;
Et qui l'enfevelit eft mauvais citoyen,
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à foi-même.
Faut-il, fur fon comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du néceffaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après fa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aifance.
Le prix de nos travaux eft dans la jouiffance.
Faites votre bonheur en rempliffant nos vœux.
Etre riche n'eft rien : le tout eft d'être heureux.

M. DURU.

Le beau fermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je fouffrirais que pendant mon abfence
On difpofe de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mme DURU.

Monfieur, je vous en écrivis.

Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non; je ferais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mme DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mme DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mme DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

Mme DURU.

Ah, mon époux!

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous:

Tous ces gens-là, Monſieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous auſſi de la partie.
Perſonne n'attendait que vous vinſſiez ici;
La maiſon va fort bien, vous voilà, reſtez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'eſt plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout ſeul des plaiſirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Hé bien, qu'en penſes-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout, que faire?
La choſe eſt ſans remède, & ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un ſi tôt qu'elle voudra.

Mme DURU.

Hé bien, vous rendez-vous?

M. DURU.

Ça, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une ſi vilaine ame.
Mes enfans ſont pourvus; & puiſque de ſon bien,
Alors que l'on eſt mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenſer un peu pendant ſa vie;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mme DURU.

Ne craignez rien, vivez, poſſédez, jouiſſez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous ſont-ils placés?

Mme DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure ſorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*il veut lui donner ſon porte-feuille, & le remet dans ſa poche.*)

Mme DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui ſont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec conſtance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

VARIANTES

DE LA FEMME QUI A RAISON.

(*a*) DANS les éditions précédentes on lisait ces vers, que l'Auteur se proposait de supprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture:
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille;
La paix & les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée:
La chère est délicate & toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état, &c.

Fin du tome septième.



